

Rigoureux sur le fond, imaginatif sur

Sa première vocation était littéraire, aussi François de Closets s'est-il passionné pour l'aventure scientifique en « honnête homme ».

Avec le plus de rigueur possible mais sans jargon. Grâce à son goût pour la vulgarisation et le spectacle, il réussit depuis trente ans à faire partager ses curiosités à un très large public de téléspectateurs.

Entretien avec François de Closets

Au terme de quel parcours êtes-vous devenu journaliste scientifique ?

François de Closets : J'ai eu la chance de mener successivement plusieurs vies. Ma première vie a été tout sauf scientifique, et je voyais mon avenir plutôt du côté de la littérature ou du théâtre : serais-je écrivain ? metteur en scène ? acteur ? En même temps, j'allais périodiquement cueillir un diplôme du côté du sérieux de l'existence. Jusqu'à un doctorat en droit et Sciences Po. Je me suis alors tourné vers le journalisme en entrant à l'AFP. Mais pour faire carrière à l'agence, il fallait ou partir à l'étranger ou se spécialiser. Solution que j'ai choisie pour des raisons personnelles. Or dans le contexte des années 60, on vivait dans le monde enchanté de la science. Avec la conquête spa-

tiale, l'ordinateur et le nucléaire, l'information scientifique explosait dans la presse. Aussi me suis-je lancé dans le journalisme scientifique un peu par défi. J'ai plongé dans la science comme un fou : au cours des vingt années suivantes, je n'ai plus lu un seul roman !

Comment êtes-vous passé de la presse écrite à la télévision ?

F. de C. : L'aventure spatiale a pris de court l'information télévisée qui, à l'époque, se contentait en fait de lire des dépêches de l'AFP. En outre, l'arrivée d'Édouard Sablier à la tête du *Journal télévisé*, en 1965, a tout changé. Voulant un journaliste scientifique spécialisé, il a fait appel à mes services. Et pourtant j'ignorais tout de la télévision ! Une lacune qui a tourné à mon avantage : je ne faisais pas comme les autres et j'ai, semble-t-il, réussi à surprendre en parlant des sciences sans ennuyer.

Mais pourquoi en pleine réussite avoir délaissé la science au profit de l'économie ?

F. de C. : Après les premiers pas de l'homme sur la Lune, j'ai eu le sentiment que l'épopée spatiale allait s'achever. J'ai eu envie de changer de domaine en écrivant des livres sur des sujets de société. Ce qui m'a conduit vers l'économie et une nouvelle aventure à la télévision : le magazine *L'enjeu*, qui a duré dix ans. Nouveau pari ensuite avec Pascale Breugnot : l'émission *Médiations*, qui voulait prendre le contre-pied d'une télévision consensuelle en réunissant sur des problèmes de société des personnes en désaccord. Au lieu d'expliquer moi-même, j'amenais les autres à s'expliquer. C'est en 1992 qu'Hervé Bourges m'a proposé de revenir à la

la forme

science avec *Savoir plus*, dont le rythme hebdomadaire était pour moi un nouveau défi.

Vous venez de fêter vos trente ans de télévision. Comment expliquez-vous votre succès auprès des téléspectateurs ?

F. de C. : D'abord une évidence : on ne dure pas sans travail. Et je continue à avoir le goût d'émissions artisanales, tricotées à la main, maille après maille. Si je n'ai pas lassé, c'est parce que je ne me suis pas contenté d'une rente de situation : les gens m'ont vu dans des rôles différents, de même que je n'ai jamais écrit deux ouvrages sur le même sujet. Intellectuellement, je suis un nomade.

Quel est l'apport de la télévision à la vulgarisation scientifique ?

F. de C. : On n'a jamais acheté un poste de télé pour s'instruire ou se cultiver. Les chaînes ont toutefois une obligation morale : la valeur ajoutée au marché du spectacle. Il faut certes distraire, émouvoir, passionner, amuser, intéresser, mais aussi proposer un enrichissement personnel. La culture à la télévision, c'est ce qui reste le lendemain quand on a oublié l'émission. Deuxième rôle de la télé : ouvrir à la science des publics que les livres n'atteignent pas encore. Nos émissions se doivent d'être contagieuses en montrant que la science est aussi source de bonheur ou de plaisir. Ainsi le public fidèle de *Savoir plus santé*, plutôt féminin, âgé et populaire, est le socle de l'audience des *Grandes énigmes de la science*. Une audience d'environ 2,5 millions de personnes, chiffre qui nous surprend nous-mêmes, étant donné le niveau élevé des émissions. En fait, l'enjeu

de notre démarche est complémentaire de ce que réussissent *C'est pas sorcier* ou *E = M6* en élargissant leur public d'origine, plutôt jeune.

Mais la télévision n'a-t-elle pas des limites ?

F. de C. : Et comment ! Puisque le contrat de base de la télévision, c'est le plaisir du spectacle, une émission scientifique va privilégier, et c'est inévitable, les sujets qui donnent lieu à spectacle ou qui font vibrer les cordes du plaisir. Rien de scandaleux à cela : la fonction sociale de la télévision n'est pas d'informer complètement, mais de sensibiliser aux aspects les plus attractifs de la science. La télé est un outil surpuissant, mais pas universel : une fourchette ne sert à rien pour manger sa soupe.

Quels sont vos principes en matière de déontologie ?

F. de C. : Je suis prêt à toutes les concessions de forme pour intéresser le public, mais je refuse toute concession de fond. Qu'on ne compte pas sur moi pour flatter la croyance dans l'astrologie ou les fausses médecines ! En revanche, pourquoi ne pas utiliser des extraits des *Dix Commandements* pour confronter religion et science ? Plus on est rigoureux sur le fond, plus il faut être imaginatif sur la forme.

Les émissions scientifiques vous semblent-elles assez nombreuses ?

F. de C. : Après le vide sidéral des années 70-80, la palette d'émissions est aujourd'hui satisfaisante. Je ne vois aucun intérêt à les faire proliférer, puisque ce qu'on peut montrer de la science à la télé demeure relativement restreint. Il vaut mieux travailler à agrandir le public des émissions existantes sans qu'il se lasse.

Comment se porte *Savoir plus santé* ?

F. de C. : L'émission continue à progresser en audience. Elle ne s'essoufflera pas à condition de la faire évoluer. Désormais, elle va alterner avec *Les grandes énigmes de la science*. En outre, certains *Savoir plus santé* commencent par un témoignage en gros plan, qui résume le thème du jour : ainsi, le 18 janvier, « On me soigne à domicile » s'est ouvert sur les propos d'une adolescente atteinte de mucoviscidose, qui se fait elle-même ses perfusions, chez elle comme à l'école. D'autres émissions enfin sont enregistrées hors studio, comme il y a peu celle sur l'aspirine, tournée au palais de la Découverte. Mais ce qui ne change pas, c'est notre tandem avec Martine Allain-Régnault : nous nous sommes connus à la rédaction de *Sciences et Avenir* il y a plus de trente ans et c'est elle la « patronne » de *Savoir plus santé*. Car je suis journaliste scientifique, pas médical !

Vous sentez-vous une mission de pédagogue de la science ?

F. de C. : Disons que je vois une analogie entre mon travail et l'enseignement, mais je la limiterais au collège. Comme le public auquel je m'adresse, les élèves de collège découvrent en effet les sujets scientifiques. Dans les deux cas, il faut déployer des trésors d'adresse pour retenir l'attention et surtout éviter l'ennui. Rien n'est plus dommageable que le dégoût définitif pour les sciences. Je regrette dans ce domaine le manque de curiosité de trop de Français, que je retrouve, hélas ! chez mes propres enfants. Je ne suis pas moi-même un scientifique, mais j'ai le bonheur d'être quelqu'un de cultivé en sciences. Enseignants ou gens de télévision, notre tâche est d'éveiller ce goût d'apprendre pour toute la vie, en visant à former non pas des maîtres cuisiniers mais des gastronomes.

**Propos recueillis par Jean-Claude Arrougé
et Gilles Gony**